

www.assumpta.org/sites/assumpta/IMG/doc/evangile_parents_le...
Religieuses et Amis de l'Assomption
17 rue de l'Assomption
75016 Paris
+33(0)1 46 47 84 56
assomption.accueil@wanadoo.fr

L'Évangile
et le métier de
parent

La Lecture de la parabole des talents orientée par la recherche de principes éducatifs

Matthieu 25, 14-30

Eduquer à la multiplication, Ouvrir à l'esprit de service et de don

11 mars 2004



Gilles Le Cardinal,
Professeur en Sciences de l'Information et de la
Communication

Texte intégral de la conférence

Introduction

Lire la parabole des talents et en donner une interprétation en terme de projet éducatif, d'attitudes et de principes pédagogiques à l'intention des parents, voilà, l'objet de ma mission de ce soir.

Marie Balmay dans son livre « Abel ou la traversée de l'Eden » avait attiré mon attention sur cette parabole, dans le cadre de l'enquête qu'elle a menée sur le meurtre d'Abel par Caïn : deux frères bien mal éduqués, début difficile du « vivre en frères » ou de la fraternité, idéal du chrétien comme du républicain.

Comment lire cette parabole pour y rechercher des ingrédients susceptibles d'alimenter et d'approfondir quatre grands thèmes de l'éducation qui

rejoignent mes préoccupations d'homme et de chercheur et que je viens de développer dans un travail sur la paternité et l'exercice de l'autorité :

l'éducation à un vrai dialogue
l'éducation à une liberté responsable
l'éducation à une autonomie bien située
l'éducation à une bonne gestion du binôme « confiance/risque »

Peut-on retrouver dans cette parabole les grandes étapes et transitions de la vie qui mène de l'enfant au fils, du fils au père et du père à l'esprit de service et de don ? Y retrouvera-t-on les traces des lois fondamentales de la dynamique de la vie qui peuvent s'exprimer par une succession de verbes :

« recevoir, s'approprier, faire croître, s'allier, donner du fruit, faire croître le fruit, se dés approprier, donner-rendre », qui intègrent les travaux des sociologues du groupe MAUSS sur le célèbre « donner-recevoir-rendre » et ceux de Pascal Ide, qu'il présente dans son livre « Eh bien, dites don ! ».

Mes centres d'intérêt portent principalement sur les processus de construction et de déconstruction de la confiance en soi et en l'autre et en Dieu que m'ont fait découvrir mes amis

handicapés mentaux de l'Arche de Jean Vanier, où je suis engagé à Compiègne avec ma femme. Un pied à l'Université, un pied à l'Arche : cela explique que, pour avance, j'utilise, d'une part les sciences humaines, d'autre part, la vie spirituelle et la lecture de la Bible, à partir et au sein de ma vie quotidienne.

A une lecture ligne à ligne, verset après verset, succéderont de courtes réflexions de synthèse.

Sans plus attendre, commençons à lire avec Chouraqui

Matthieu 25, 14 :

- « Oui, c'est comme »...

De quoi parlait Matthieu juste avant : des vierges folles et des vierges sages, celles qui pensent à faire provision d'huile, c'est à dire de sagesse avant la rencontre de l'époux (et non des provisions de nourriture ou de vêtements, dont Jésus nous demande de ne pas nous soucier : « regardez les oiseaux du ciel et les lys des champs »!) Le récit qui suit nous parle donc aussi de sagesse et de folie dans les comportements à avoir avant l'arrivée de l'époux. La suite de la parabole nous parlera du jugement dernier que nous irons voir à la fin de cette réflexion pour essayer de comprendre pourquoi il lui fait suite.

« Un homme qui part d'un pays »... « Il appelle ses serviteurs et leur livre ses biens... »

Cela rappelle le fameux « **Abraham, va vers toi !** » Il part en leur laissant toute la place ; il leur fait confiance. Il les connaît, les a formés, a évalué le potentiel de chacun, la confiance à leur faire et peut leur proposer un défi à leur taille. Il transmet ses biens comme on transmet un héritage. Les biens qu'on nous a transmis sont nos qualités personnelles, nos potentiels d'apprentissage, notre force de conviction et d'action que nous avons reçus gratuitement. A nous de nous les approprier et, à la fin, de les transmettre à notre tour.

« A l'un, il donne cinq talents, à un autre deux, à un autre, un... A chacun selon ses capacités »,

telles que les a évaluées le maître. Une qualité du responsable, du père, de l'éducateur, c'est évaluer correctement les qualités physiques, intellectuelles, relationnelles, psychologiques, spirituelles de ceux qui lui sont confiés. Observation lors de la phase d'initiation et d'apprentissage, mini-test pour savoir jusqu'où faire confiance, estimation du niveau de risque qui ne fasse pas perdre ses moyens à la personne. Le mauvais éducateur fait trop ou trop peu confiance, c'est à dire qu'il ne jette pas de défi ou propose des défis inadaptés à la confiance du jeune, qu'il s'agisse de confiance-compétence, de confiance-performance ou de confiance-coopération. La

confiance, la foi en l'autre se traduit par une prise de risque que j'accepte, qui sera la preuve de ma confiance. C'est ainsi que les adolescents ont besoin qu'on leur fasse confiance, en acceptant qu'ils prennent des risques.

« Puis, il part du pays... »

Après la période de formation, vient la période de séparation. Tout enseignement commence par montrer l'exemple : « Fais comme moi » : il transmet ses techniques, ses savoir-faire, des repères, des tours de main, des critères d'évaluation. Le gourou ne libère jamais le disciple. Le bon enseignant sait quand l'élève doit aller son chemin, parce qu'il a maintenant bénéficié de tout ce qu'il pouvait apprendre du maître. Il peut maintenant avec les apprentissages acquis se lancer dans son propre chemin ; moment délicat que l'élève veut souvent retarder. Le bon éducateur doit aider la séparation et ne pas hésiter à partir pour laisser l'espace, ouvrir des marges de manœuvre, permettre à l'élève de prendre des responsabilités, de former ses propres projets. Le maître, le parent va son chemin, l'élève, le serviteur, le fils ouvre le sien.

« Vite, celui qui a reçu cinq talents œuvre et en gagne cinq autres... »

Celui qui a fait sien le don qu'il a reçu, qui se l'a approprié, qui en a fait son bien propre sans conditions, mais non sans règles éthiques a hâte de s'en servir, de former des projets en faisant croître ce potentiel qui est en lui. Il a hâte de devenir responsable de ce qu'il a reçu et de monter qu'il en est digne. Le maître, le père, l'éducateur lui a fait confiance et il s'en réjouit. Il n'a de cesse de vouloir montrer qu'on a bien fait de lui faire confiance. Mise en confiance par la confiance accordée, il peut à son tour prendre des risques avec son capital, ce qui lui permettra de mettre en œuvre « en vrai » tout ce qu'il a appris et de faire son propre chef d'œuvre. Faire des choix qui ne soient plus ceux du maître, des parents, mais les siens propres. Il est heureux d'avoir un terrain où exercer sa liberté, une liberté responsable car, selon l'étymologie de ce mot, il aura à répondre des choix faits, des risques pris, de sa façon à lui de gérer la confiance, de prendre des précautions, d'anticiper l'avenir, les gains probables et les pertes toujours possibles. Cela marche, finalement. Remarquons que cela n'a peut-être pas marché tout de suite. Peut-être a-t-il fait, au début les erreurs du débutant, mais il a appris à partir de ces erreurs. Il n'avait pas tout misé tout de suite. C'est après avoir identifié les bonnes stratégies, sans doute après avoir pris des conseils, peut-être même en s'étant concerté avec le deuxième serviteur, qu'il a investi le gros de son capital avec les précautions adaptées et les leçons tirées des premiers échecs.

« De même celui des deux il en gagne deux autres... »

Ce « de même » pourrait avoir trois significations :

- La première interprétation : le second imite le premier, mais si le second reproduisait ce que fait le premier, il serait dans le désir mimétique des cinq talents de celui-ci. Or, on n'entend aucune récrimination pour n'avoir que deux talents au lieu de cinq. Le second n'est pas dans une dynamique de comparaison, de jalousie ou même de compétition.
- La seconde interprétation pourrait nous faire penser que les deux serviteurs ont coopéré, qu'ils se sontentraîdés. Le fait qu'ils aient obtenu le même rendement peut constituer un indice supplémentaire de cette entraide. Si le second avait procédé

autrement que le premier ; le rendement aurait peu chance d'être exactement le même. En fait, rien ne nous est dit sur la façon dont l'un et l'autre ont procédé pour atteindre le doublement de leur capital initial. Ils ont œuvré, c'est à dire qu'ils s'en sont tous les deux occupés, parce qu'ils avaient à cœur d'être à la hauteur du don reçu : Pour eux-mêmes d'abord, car cela témoigne de leur compétence, de leur autonomie et de leur savoir-faire. Ils sont en paix avec eux-mêmes, confiants en eux, reconnaissants à celui qui leur a fourni le capital initial ; loin de craindre son retour, sans doute l'attendent-ils pour lui montrer ce qu'ils ont fait.

- La troisième interprétation de ce « de même » est que ce qui compte vraiment c'est le facteur multiplicatif : la multiplication

« Celui qui en a reçu un seul s'en va, creuse la terre et y cache l'argent de son don... »

Alors que les deux premiers restent et oeuvrent avec hâte, le second s'en va. Il tempore, il tergiverse, on pourrait même dire qu'il fuit. Il fuit quoi ? Sa responsabilité, les soucis que lui donne ce talent. Il s'en va comme s'il ne pouvait rester sans comparer ce qu'il a reçu avec ce qu'ont reçu les deux autres. Il veut se retrouver seul et s'interdit ainsi la possibilité de coopérer avec eux, il s'isole et refuse de demander de l'aide. Il préfère disparaître de la vue des autres, il a honte, il a peur. Il ne lui suffit pas de ne pas être vu, car, lui, voit son unique talent : c'est une angoisse car il ne sait pas quoi en faire. Voir son talent est en soi un reproche, car c'est le symbole de son manque de liberté, de compétence (il n'a été jugé digne que de recevoir un seul talent, alors qu'il en aurait sans doute voulu cinq...). Pour être moins torturé, il faut le faire disparaître de sa vue ; c'est pourquoi il l'enterre. Mais c'est une immense erreur. Il se trompe tout simplement de place et d'objet : ce sont les graines que l'on enterre, car c'est l'environnement qui leur permet de pousser et donner du fruit à 30, 50, 100 pour une. Mais tout le monde le sait, l'argent ça ne pousse pas ! Lui-même n'est plus à la bonne place, il est parti ! Il se trompe pour placer son talent. Il ne souhaite que cacher ce qui lui dévoile ses sentiments intérieurs : jalousie, manque de confiance dans le maître et en lui-même, incapacité à mettre en pratique ce qu'il a appris avec le maître, besoin de se sécuriser à bon compte, peur du risque de perdre ce talent qui lui brûle les doigts. Ce qui devrait être une source de fierté légitime (le fait que le maître lui confie un talent) devient source de honte et de perte de confiance en soi. Il a trop peur de décevoir, de tout perdre. Il s'est enterré vivant lui-même.

A ce niveau de la parabole,

On pourrait imaginer d'autres serviteurs ; ayant reçu un talent et examiner d'autres comportements :

- un qui aurait œuvré avec et en aurait produit aussi un autre
- un qui aurait pris des risques et aurait tout perdu
- un qui aurait tout dépensé en fête et avec des prostituées. (Celui-là, on nous en a parlé d'ailleurs, c'est le fils prodigue, et on connaît la fin !)

« Longtemps après, l'Adon de ces serviteurs revient... »

Remarquons que ce maître, cet éducateur, ce père a laissé du temps, beaucoup de temps avant de revenir. Il n'a pas regardé sur l'épaule de ses serviteurs, ses enfants pour surveiller ce qu'ils faisaient. Il leur a fait véritablement confiance, leur a laissé l'entière responsabilité de leurs actions, leur permettant d'accéder à la maturité, à la responsabilité, leur laissant le temps de faire des erreurs et de les corriger, le temps de la croissance du don. Son absence ne signifie pas un désintéret, bien au contraire, mais une réelle volonté de ne pas s'immiscer dans leurs affaires, de favoriser leur croissance et leur autonomie. Mais il s'y intéresse même de loin et revient pour savoir ce que sont devenus ses enfants. Trop de parents, de pères en particulier ne s'intéressent qu'à un aspect de la vie de leurs enfants, les résultats scolaires.... Le père devient alors, aux yeux de l'enfant un inspecteur des résultats scolaires, uniquement préoccupé de ce seul aspect de sa vie. L'enfant a besoin de voir son père s'intéresser vraiment à sa vie, à ses choix pour lui parler de ses désirs, de ses projets, de ses succès et de ses échecs. Apprendre de lui par le dialogue à tirer les leçons de son expérience.

« Il règle ses comptes avec eux... »

Marie Balmory, retournant au grec, propose une autre traduction fidèle aux mots du texte : Il leur demande à chacun un compte-rendu, de rendre compte de ce qu'ils ont fait. Il veut entendre le récit, l'histoire de leur travail et ce qu'ils ont pensé, le bilan qu'ils dressent de leur vie. La parabole a choisi le quantitatif : elle fonctionne sur les chiffres 5, 3, 1 Mais nous sommes invités à la transposer sur le plan qualitatif, le mot « talent » en français nous y invite tout particulièrement. :

- Ta bosse des maths, raconte-moi ce que tu en as fait ?
- Ton don pour le dessin, qu'est-il devenu ?
- Ta facilité à parler et à développer une argumentation serrée, comment t'en es-tu servi dans la vie ?
- Ta façon d'écouter les autres que tout le monde reconnaît en toi ? En as-tu fait quelque chose
- Ton goût pour l'équilibre et le jonglage, l'as-tu développé ?

« Celui qui a reçu cinq talents s'approche et en présente cinq autres »...

Marie Balmory nous fait remarquer avec raison qu'il ne présente pas 10 talents, mais seulement les cinq talents qu'il a gagnés. Le capital, il se l'est approprié, cela lui appartient et il n'a ni à s'en glorifier, ni à le rendre. C'est à lui, c'est le lot qu'il a reçu. Il n'a qu'à rendre compte, ici que des gains que cela lui a permis d'obtenir. Ce qui intéresse et le serviteur et le maître, c'est le facteur multiplicatif des dons : cinq talents ont produit cinq talents. Ni l'un, ni l'autre ne pose la question de savoir à qui ils appartiennent. L'important est de savoir qu'on a augmenté un patrimoine commun. La richesse a été multipliée par deux, grâce au serviteur. Il dit « Adon, tu m'as livré cinq talents, voici cinq autres talents, je les ai gagnés ». Il semble ici que le serviteur ait un léger doute : « Est-ce que le maître va me demander de le rembourser » ? Il ne l'évoque pas, mais manifestement il est possible pour lui de rembourser le capital avec le gain produit. Par contre, il ne souhaite vraiment pas rendre le capital initial. C'est bien à lui : il ne l'a pas emporté. Ce qu'il va faire voir c'est ce qu'il en a fait. Là est toute sa responsabilité et sa fierté.

Son Adon lui dit :

« Bien, serviteur bon et fidèle ! Sur peu, tu as été fidèle, sur beaucoup je te proposerai... Entre dans la joie de ton Adon »

Ouf, le voilà rassuré. Le maître ne lui demande pas de rembourser : ce qu'il a fait est bien. « Bien, bon, fidèle » : trois qualificatifs éthiques importants. Tu as bien fait, le résultat est bon, comme Dieu le dit de sa création : « Il vit que cela été bon ! » (Gen, 1,10) Le serviteur est un co-créateur. C'est un multiplieur « bon et fidèle ». Ton action s'étale dans la durée, ce n'est pas un feu de paille. Tes propos retracent fidèlement la vérité. Toi, tu as multiplié les talents, moi je vais multiplier les responsabilités. Voilà une source qui ne peut pas tarir ; la dynamique de la confiance. Le serviteur gère bien son capital, la confiance s'est accrue, alors le capital sera multiplié. C'est le règne de l'abondance, ce qui provoque la joie débordante du maître qui invite les multiplieurs à y pénétrer. Ici, plus de compte précis, on est dans la surabondance.

Celui qui a deux talents s'approche et lui dit :

« Adon, tu m'as livré deux talents, voici deux autres talents, je les ai gagnés. » Son Adon lui dit : **« Bien, serviteur bon et fidèle, sur peu tu as été fidèle, sur beaucoup, je te préposerai. Entre dans la joie de ton Adon ! »** Un discours rigoureusement identique veut nous montrer la parfaite égalité de traitement des deux serviteurs. Aucune différence entre eux. La dissymétrie initiale du nombre de talents est alors totalement oubliée... « Même punition, même motif... », disait un de mes professeurs. « Même récompense, même motif », semble dire le maître. Ce qui balaie totalement la petite appréhension qu'aurait pu avoir le second serviteur (« le maître m'aime-t-il moins que le premier » ?) la réponse du maître est limpide : même joie : pour le maître deux=cinq. C'est la multiplication par deux qui compte. Jésus lui aussi est un multiplieur de vin, de poissons, de pain. Et nous qu'avons-nous à multiplier : la confiance de nos enfants, notre confiance en nous ?

Il peut être difficile aux parents de ne pas marquer de préférence entre un talent d'ingénieur et un talent de clown... Et pourtant, Françoise Dolto nous a montré l'exemple de son fils épanoui, Carlos !

« S'approche aussi celui qui a reçu un seul talent ».

Lui, il s'approche et ne présente rien Il n'a rien écouté des deux dialogues précédents, il n'a fait que préparer sa défense. Il dit **« Adon, je te sais un homme dur, tu moissonnes où tu n'as pas semé, tu ramasses où tu n'as pas investi »** ; je te connais et je vais te dire qui tu es, je vais te dire comment je te juge. A une telle attitude, Lytta Basset oppose le « Moi, je ne juge personne » de Jésus et surtout son injonction à notre égard : **« Ne jugez pas afin de ne pas être jugé ! »** C'est pour vous-même que votre jugement de l'autre est dangereux, bien plus que pour l'autre qu'il peut également détruire, il est vrai. Mais ce n'est pas au nom de la protection de l'autre que Jésus nous demande de ne pas juger, mais au nom de notre propre protection. Nous jugeons l'autre parce que, sans le dire, nous nous sommes déjà jugés nous-même et nous croyons cacher ce jugement ou nous soulager momentanément en jugeant l'autre.

Toute communication interpersonnelle, nous dit Paul Watzlawick, dans « Une logique de la communication » contient en non-dit les propos suivants :

« Voici comment je te vois, comme je me vois et comment je te vois me voir ! »

Il ajoute : « Tout événement peut être recadré positivement ou négativement ». Je dirai pour ma part : « Toute personne peut être recadrée positivement ou négativement. » Le premier

interdit que cherche à mettre en place le respect de la personne est le « non-jugement » de l'être de l'autre. Certes, nous avons besoin d'évaluer les actes pour vivre ensemble mais jamais de jugement inconditionnel négatif.

Le troisième serviteur juge donc le maître : « trop dur, trop exigeant, injuste », quand le maître, lui, précédemment utilisait les termes « bon, bien, fidèle » pour les deux premiers serviteurs.

Nous avons toujours le choix d'être du côté de la Malédiction, de dire du mal et alors nous sommes du côté de Satan, le diviseur ou, au contraire, choisir le côté de la bénédiction dire du bien et nous sommes alors du côté de l'Esprit de sainteté, l'Esprit de bonne relation, celui qui multiplie les relations, le multiplieur.

Le maître attend la multiplication des talents, des fruits de sa création. Il délègue, il autonomise. Le troisième serviteur interprète cela en négatif : « Tu moissonnes où tu n'as pas semé, tu ramasses où tu n'as pas investi » N'est-ce pas le contraire de ce que nous venons de voir avec les deux premiers ; n'est-ce pas aussi le reproche typique de l'adolescent à son père : « tu n'as pas passé de temps avec moi et tu veux de bons résultats scolaires ! ». Le maître ne réclame pas le capital qu'il a remis pas plus que le produit de ce capital : il s'en réjouit. Il appelle seulement à la joie.

« J'ai frémi, je suis parti et j'ai caché ton talent dans la terre. Voilà, tu l'as le tien ».

Cette phrase me rappelle le dialogue d'Adam et Yahvé après la trahison : « Où es-tu ? » (Gen 2,9) demande Yahvé Elohim. « J'ai entendu ta voix dans le jardin et j'ai frémi ; oui, moi-même je suis nu et je me suis caché ». Yahvé avait donné à Adam le jardin, puis Ève, puis l'interdit. Ici, le maître donne le talent au troisième serviteur. Cette responsabilité, associée à une image négative du maître, engendre la peur et le départ, l'éloignement des autres humains, du lieu de la relation, où l'on est sujet au regard de l'autre, de visage à visage. Alors qu'Adam se sent nu, le serviteur se sent nul. Ce seul talent est une source d'humiliation, de honte et lui donne une mauvaise image de lui-même. Le serviteur a vraiment choisi la malédiction sur le maître et en conséquence sur lui-même.

Combien de jeunes en dépression ne sont-ils pas accablés de savoir en plus qu'il cache des talents bien réels ? Une culpabilité de plus, fer que les donneurs de conseils ne manquent pas de remuer dans la plaie : « Tu as tellement de qualités ! »

Oui, je me suis jugé nul avec mon unique talent, incapable de rester en compagnie des autres. Je m'exclus de moi-même, je ne veux pas, je ne peux pas coopérer avec eux. J'ai besoin d'être seul, d'enterrer mon talent, de m'enterrer vivant pour que personne ne puisse me voir, car me montrer augmente ma honte.

Pour cacher cette honte, Yahvé recouvre Adam d'un vêtement. Le serviteur recouvre son talent de terre pour cacher sa honte pour ne plus la voir, pour le conserver sans que cela lui brûle les doigts. Il ne sera libéré que quand il l'aura rendu à celui qui lui a fait confiance. : **« Voilà, tu l'as, le tien... »** Libère-moi enfin de ma responsabilité, je n'ai rien fait, je ne me suis pas approprié ce qui t'appartient, je ne l'ai pas dilapidé, voilà mon titre de gloire : il est intact, inchangé. Maintenant, je ne te dois plus rien. Je ne suis pas un multiplieur, je suis un conservateur : J'ai rendu exactement ce que tu m'avais donné. Nous sommes quittes.

« Toute personne se comporte de la façon la plus satisfaisante pour lui, compte-tenu de sa représentation du monde ». (Erol Franko). C'est grâce à cette phrase que nous pouvons comprendre ce troisième serviteur. Mais, sa représentation du maître et de la situation est fautive. Il aurait eu l'occasion de se rendre compte, s'il avait réellement regardé et écouté ce qui vient de se passer ; il n'en est rien. Ce qui caractérise ce troisième serviteur, c'est, d'une

part ses mauvaises stratégies, mais surtout son incapacité à en changer. Il refuse d'apprendre à partir de ses erreurs. Il refuse de voir, d'écouter et de s'inspirer de l'expérience des deux premiers serviteurs. Imaginons un autre comportement ouvert et écoutant. Il aurait pu se présenter en disant : je viens de comprendre en écoutant les précédents serviteurs que je me suis trompé ; j'avais une mauvaise image de toi, mais j'observe que tu ne réclames rien et te réjouis de la multiplication des talents. Face à moi, je pense que tu pourras compatir car je n'ai pas su multiplier le mien ; tu pourrais me donner une deuxième chance. Pardon de mes erreurs de jugement, de ne pas avoir eu le courage d'avoir peur pour pendre des risques. Je n'étais pas digne du talent que tu m'as donné, mais dis seulement une parole....

Voilà plusieurs bonnes façons d'apprendre :

- Apprendre en commençant par observer et imiter ceux qui font bien, qui font le bien ;
- apprendre en ajustant son comportement à chaque erreur et en en tirant les leçons ;
- apprendre en osant demander conseils et aide ;
- apprendre à déléguer quelqu'un de compétent pour les tâches pour lesquelles nous ne sommes pas armés ;
- enfin, apprendre à discerner. Jésus nous donne la clef de tout cela : on juge l'arbre à ses fruits ; s'il n'y a pas de fruit, il est souhaitable de changer de stratégie ou de couper l'arbre, s'il est mort.

Ici, le choix est vraiment « Quitte ou double ». Ce troisième serviteur sent bien malgré lui qu'il n'a pas le compte. Mais dans sa défense, pas un regret, aucune reconnaissance de ses erreurs, pas de demande de pardon, pas d'envie de créer une nouvelle relation avec le maître, de demander un nouvel essai, avec l'aide des deux autres. Quelle différence avec le retour de l'enfant prodigue qui a tout dilapidé, mais reconnaît son erreur : « *Je ne suis plus digne d'être ton fils, j'ai pêché contre le ciel et contre toi* » ... Son retour déclenche la fête, « *parce que mon fils qui était mort est revenu à la vie* ».

La réponse du maître est cinglante : « **Mauvais serviteur, fainéant ! Tu dis que je moissonne où je n'ai pas semé que je ramasse où je n'ai pas investi. Tu devais donc placer ton argent chez les banquiers, et, à ma venue, moi, j'aurais pris le mien avec les intérêts !** » Puisque tu as de moi une image négative que rien ne peut changer, puisque ce qui s'est passé avec les autres ne t'a pas ouvert les yeux, je vais me comporter avec toi selon l'image que tu as de moi. Tu croyais que je ne t'avais pas vraiment donné ce talent : eh bien, c'est donc le mien ! Si c'est bien le mien, il s'agit d'un prêt et je te réclame maintenant les intérêts, comme le font les banquiers. Si tu veux avoir avec moi des rapports marchands et non pas des rapports de don réciproques, si tu te situes dans l'économie marchande et non pas dans l'économie du don, allons jusqu'au bout... Par toi, ce talent est devenu maintenant le mien et j'en fais ce que je veux : et moi, je veux la multiplication et le don et non pas la relation marchande et la conservation :

« **Prenez donc le talent qu'il a et donnez-le à celui qui a les dix talents** » : C'est la conclusion logique de ce raisonnement. Il réintroduit le talent dans une dynamique de la multiplication et du don.

« **Oui, à qui a, il est donné et il surabonde. Mais à qui n'a pas, même ce qu'il a lui est pris.** »

Ce « à qui a » de quoi parle-t-il? Des talents, sûrement pas, puisque tout le monde en a. A qui a « la bonne manière de gérer les talents » « a qui a la bonne façon de les multiplier », à celui-là, il est donné et il surabonde et il fait des multiplications.

« A qui n'a pas », quoi ? La bonne manière de gérer, à qui ne fait que conserver, juger, à qui a peur de prendre des risques, de rentrer en relation, de coopérer, même ce qu'il a, est pris pour un meilleur usage, pour la multiplication et la joie qui en découle.

On retrouve cette phrase dans un autre passage, quand Jésus parle de l'écoute, après la parabole de la bonne terre, qui parle aussi de multiplication. « Attention à la manière dont vous écoutez : car à celui qui a on donnera davantage et à celui qui n'a pas, on lui retirera même ce qu'il croyait avoir. » Ici, comme l'indique le préambule, il s'agit de celui qui a la bonne manière d'écouter, il attire la confiance et apprend en permanence et en saura toujours plus. Tandis que pour celui qui n'a pas la bonne manière d'écouter, son soi-disant savoir va vite devenir obsolète. :

- Avoir la bonne manière de gérer les talents, les dons.
- Avoir la bonne manière d'écouter :

Voilà les artisans de la multiplication.

« Ce serviteur inutile, jetez-le dehors, dans la ténèbre extérieure, là où sont les pleurs et les grincements de dents. »

Le maître fait comme Yahvé qui chasse Adam du jardin d'Eden. Ce serviteur qui ne sait ni gérer, ni prendre de risques, ni entrer en relation, qui est dans la peur et la honte, le voilà donc plongé dans les ténèbres intérieures. Il a perdu toute clairvoyance. Rien, dans ces conditions ne pourra lui ouvrir les yeux, si le contexte ne change pas. Sa seule chance est de passer des ténèbres intérieures, l'aveuglement où il se trouve, aux ténèbres extérieures, à la relation conflictuelle, la trahison en série, la violence aveugle, la compétition généralisée. Car c'est seulement alors qu'il pourra prendre conscience de l'inadaptation de son comportement à la joie, à l'amour échangé, la coopération durable. Heureux sera-t-il alors, s'il pleure, car il sera consolé, heureux sera-t-il s'il revient en ouvrant les yeux, car alors le royaume des cieux lui sera ouvert.

Quelles leçons et repères tirer de cette parabole ?

Je me pose une question : avoir réussi à multiplier les talents ou les dons reçus doit-il être le seul objectif de vie. Accumuler les richesses est-il vraiment le projet du Père ? Certes cela réalise la première partie du programme : recevoir, s'approprier, faire croître... On reste sur sa faim ! N'avions-nous pas envisagé la suite : s'allier, donner du fruit, faire croître le fruit.... C'est exactement le programme du couple, celui d'un homme et d'une femme qui allient leurs destinées et leurs semences pour passer la vie, devenir le maître de l'initiation à la vie de l'enfant et de son éducation à cette économie du don et de la multiplication. Leur responsabilité est décomposée en quatre parties :

- l'éducation au dialogue, dans le respect de l'être, la légitimité de la place, la loyauté de la parole
- l'éducation à la liberté, qui consiste à donner des choix et à apprendre à les assumer jusqu'à ce qu'ils donnent du fruit ; à apprendre à juger l'arbre à ses fruits, loin du « je veux tout, tout de suite », à respecter la liberté de l'enfant, en refusant de choisir à sa place en lui apprenant à répondre de sa liberté et à faire le compte-rendu de ses choix

- l'éducation à l'autonomie qui consiste à apprendre à discerner ce qu'il convient de faire seul et ce pourquoi il convient de demander l'aide d'un pair ou d'un banquier ; apprendre à savoir tirer les leçons de ses échecs et regarder ce que font les autres pour apprendre d'eux; apprendre à se créer un réseau relationnel où trouver les aides dont on a toujours besoin ; apprendre que demander de l'aide et demander pardon de ses inévitables erreurs n'est ni humiliant, ni honteux, mais constitue une bonne façon de créer la relation et de construire la confiance.
- L'éducation à la confiance apprend à nommer ses peurs, à identifier ses tentations et savoir prendre les risques raisonnés avec les précautions adaptées ; apprendre à concevoir des projets complexes, audacieux qui demandent le courage d'avoir peur et la lucidité d'être conscient des dangers pour s'en prémunir ; apprendre à construire la confiance en soi, en l'autre et en Dieu dans une optique de multiplication des confiances qui multiplie les fruits et les dons.

Restent enfin les deux dernières étapes : se désapproprier et donner-rendre.

Il est curieux que cette parabole se termine dans la profusion des talents qui conduit à la joie, sans évoquer le partage. Marie Balmory aurait-elle raison de conclure : *« la joie du maître, pour les serviteurs, c'est évidemment la fin des serviteurs ; et finalement la fin des maîtres, puisque tous le sont. »*

Ce n'est pas ce que j'entends dans l'évangile de St Jean (13, 15) au moment du lavement des pieds : *« Savez-vous ce que je vous ai fait ? Vous, vous m'appelez Rabbi et Adon, et vous avez raison, car je le suis. Si donc, moi, l'Adon et le Rabbi, je vous ai lavé les pieds, vous aussi, vous devez vous laver les pieds les uns les autres. Amen, Amen, je vous le dis : le serf n'est pas plus grand que son Adon, l'envoyé n'est pas plus grand que celui qui l'envoie. Si vous savez cela, en marche, vous pourrez agir ainsi »* ou encore *« Heureux êtes-vous si vous le faites ! »* (...) Jean 15, 5 : *« Je suis la vigne et vous les sarments. Qui demeure en moi et moi en lui, celui-là porte beaucoup de fruit, parce que, sans moi, vous ne pouvez rien faire (...) »* En cela mon père est glorifié, que vous portiez beaucoup de fruit et que vous soyez mes adeptes (...) Vous êtes mes amis si vous faites ce que je vous prescris. Je ne vous appelle plus serviteurs, parce que le serviteur ne sait pas ce que fait son Adon. Mais je vous appelle mes amis, parce que tout ce que j'ai entendu de mon père, je vous l'ai fait connaître. Je vous établis pour que vous alliez, que vous portiez du fruit et que votre fruit demeure. »

Amis et serviteurs ces deux statuts sont-ils compatibles ? L'ami de Jésus ne peut-il faire autre chose que se mettre au service, comme lui ? A l'Arche, j'expérimente chaque jour ce double statut : être l'ami de la personne et être au service de son handicap. C'est dans le texte qui suit immédiatement la parabole des talents, Matthieu 25, 31, que je trouve la confirmation de l'importance de ces deux dernières étapes se désapproprier, donner-rendre.

« Quand le fils de l'homme viendra dans sa gloire avec tous ses messagers, il siégera sur le trône de sa gloire, et tous les goïms se rassembleront en face de lui. Il les séparera les uns des autres, comme le berger sépare les brebis des boucs. Il mettra les brebis à sa droite et les boucs à sa gauche. Alors, le roi dira à ceux de sa droite : Venez les bénis de mon Père, héritez du Royaume préparé pour vous dès la fondation de l'univers. Oui, j'étais affamé et vous m'avez donné à manger, j'étais assoiffé et vous m'avez accueilli, j'étais nu et vous m'avez vêtu, j'étais infirme et vous m'avez visité, j'étais en prison et vous êtes venus à moi ».

Oui, la multiplication, l'appel à la multiplication fait partie de l'éducation. Jésus est un multiplieur de pain, de vin, de poissons, de confiance. Sa parabole insiste sur la multiplication quantitative de l'argent, image de la multiplication qualitative des dons. Il est l'inverse du diviseur, du dia « bolos ».

Cependant, la multiplication n'est pas le terme, le but n'est pas dans l'accumulation ; l'abondance est là pour que personne ne manque de rien, qu'il y en ait pour tous et non pas d'énormes réserves dans les mains de quelques uns.

Les talents initiaux sont repartis inégalement, à la fois quantitativement et qualitativement. Ce qui est attendu, c'est une égale multiplication, suivie d'un partage pour que tous soient comblés par la mise en commun. Pour cela, que celui qui a multiplie, se désapproprie de ce qu'il a et le partage, le donne à celui qui manque. Voilà la joie imprenable, le sens de notre vie : le don multiplié et redonné en abondance.

A l'enfant qui reçoit, à l'adolescent qui s'approprie et fait croître, au père qui s'allie à la mère pour donner la vie, qui fait croître, élève ses enfants jusqu'à leur autonomie, la dernière étape consiste à se désapproprier d'eux en remettant leur dette, à faire passer le couteau entre le père et le fils, la mère et la fille, pour pouvoir finalement donner-rendre son patrimoine, sa filiation, sa vie. Le père découvre alors l'esprit de service et de don qui est le vêtement de noce à revêtir au banquet du royaume. Certains n'ont pas encore trouvé ce chemin de vérité et de vie, que Jésus est venu annoncé et ouvrir. Peut-être devraient-ils relire la parabole des talents ? C'est à la joie partagée que parents et enfants sont ainsi appelés.

Gilles Le Cardinal,
Professeur en Sciences de l'Information et de la Communication
Assomption – 11 mars 2004